



Comment construire l'Église dans des terres de missions situées loin au-delà de l'océan atlantique, dans un État neuf, surgi de la décomposition de trois empires coloniaux et dont le corps social est pour l'essentiel hostile au catholicisme ? Les termes du problème indiquent la complexité de l'entreprise.

On estime que dans les années 1755-1760, pour les colonies qui deviendront les États-Unis, une quinzaine de prêtres desservent une quinzaine de milliers de fidèles, d'origine anglaise pour la plupart, répartis entre les missions du Maryland, de la Pennsylvanie et de New York. En 1773, la Compagnie de Jésus, qui offrait dans les colonies nord-américaines la première structuration ecclésiastique, est supprimée. En 1783, la reconnaissance de l'indépendance des États-Unis par l'Angleterre suspend le fragile lien hiérarchique qui existait entre le vicaire apostolique de Londres et les catholiques dispersés dans les colonies devenues États. Pendant la courte décennie que dure le processus révolutionnaire (1773-1783), il n'y a plus en conséquence ni évêque, ni ordinaire, ni ordre religieux dans la jeune nation.

Après la reconnaissance de l'Indépendance des États-Unis, on observe timidement les signes de la réimplantation de l'Église. En 1784, Pie VII désigne comme « préfet apostolique » le P. John Carroll, jésuite, originaire du Maryland, qui, en 1789, avec le consentement de Rome, est élu premier évêque des États-Unis. Son siège épiscopal est Baltimore. À l'échelle fédérale, la constitution de 1787, sans être favorable au catholicisme, le rend possible. Le désétablissement des Églises et la liberté religieuse sont adoptés dans le *Bill of Rights* de 1791, et notamment dans le 1^{er} amendement : « Le Congrès ne fera aucune loi qui touche l'établissement ou interdise le libre exercice d'une religion. » C'est dans ce moment de renaissance que « Baltimore » va devenir le lieu symbolique de la structuration du catholicisme aux États-Unis. Le « Synode de Baltimore » s'y réunit en 1791. Sept « conciles provinciaux » (1829-1849) puis trois « conciles pléniers » (1852-1884) se tiennent dans la cité du Maryland et sont,

au sens littéral et métaphorique, le creuset qui tout au long du XIX^e siècle permet l'émergence du catholicisme états-unien.

L'importance de ces synodes est cruciale « pour l'Église aux États-Unis dans la mesure où ces premiers conciles légiférèrent pour pratiquement tout le territoire de la République et fournirent en outre une norme pour les conciles provinciaux ultérieurs dans le pays.¹ » L'Église catholique des États-Unis est parfois désignée sous le nom de « l'Église des sept synodes². » De cette histoire méconnue et originale, par comparaison avec les pays de chrétienté apostolique, nous ne voudrions ici que retracer les grandes lignes, en comprendre les circonstances et interroger la position romaine quant à cette tradition conciliaire³. Que nous apprend la naissance du catholicisme américain quant à la synodalité ? L'on verra que les synodes de Baltimore sont un exemple éminent où la responsabilisation de l'Église locale ne s'est pas jouée au détriment du primat pétrinien, mais au contraire dans une heureuse et volontaire concordance de vues.

Baltimore colonial

Thème

Le point de départ de « Baltimore » est antérieur à la geste révolutionnaire. Entre la Pennsylvanie au nord et la Virginie au sud, se trouve le Maryland dont la principale ville est Baltimore. Avant de devenir l'un des treize États fondateurs de l'Union, le Maryland fut une « colonie de propriétaire », fondée en 1632 par une charte royale accordant territoire, autorité et pouvoir à la famille de Sir George Calvert (1580-1632), premier baron de Baltimore, du nom de l'une des propriétés familiales situées en Irlande. Ministre d'État, membre du Conseil privé, converti au catholicisme en 1625, George Calvert obtient de Charles I^{er}, en 1632, l'octroi d'une charte pour fonder une colonie située au nord de la Virginie, le long de la baie de la Chesapeake.

Cette colonie est baptisée Maryland officiellement en l'honneur de la reine Henriette-Marie, l'épouse de Charles I^{er}, et plus discrètement, en l'honneur de la Vierge Marie. La capitale de la colonie porte alors le toponyme de St Mary's. La colonie ne se développe au

1 William H. W. FANNING, « Provincial Councils of Baltimore », *Catholic Encyclopedia*, New York, 1907, 1913, vol. 2.

2 Régis LADOUS, « Les États-Unis », *Histoire du christianisme*, sous la direction de J.-M. Mayeur, Ch. et L. Pietri,

A. Vauchez, M. Venard, Desclée, volume 11, 1995, p. 880.

3 Lire pour un traitement précis de la question, Peter GUILDAY, *A History of the Councils of Baltimore (1791-1884)*, New York, The Macmillan Company, 1932.

XVII^e siècle qu'avec une extrême lenteur. Une paroisse, la plus ancienne des treize colonies, y est bâtie en 1640 par les Jésuites qui, au seuil du XVIII^e siècle, fondent également une mission au Nord-Est de la colonie.

Au moment de sa fondation, le Maryland est dans le paysage colonial anglais extrêmement singulier par son modèle politique et sa nature religieuse. C'est la première colonie dite « de propriété » en Amérique du Nord. Le Maryland *appartient* à la famille Calvert. Le chef de famille, « Lord Baltimore », nomme les gouverneurs parmi ses frères ou ses cousins, et retire de la colonie des richesses considérables jusqu'en 1776. George Calvert décède en fait l'année même de l'octroi de la charte royale. Il revient à son fils Cecilius (1605-1675), deuxième « Lord Baltimore », de l'organiser. Vassaux du roi d'Angleterre, les « Baltimore » doivent lui remettre symboliquement deux flèches par an, avec l'octroi, en contrepartie de cet hommage, de tous les droits de propriétaires.

La deuxième singularité de la colonie tient au catholicisme de ses propriétaires. Le P. Andrew White (1579-1656), jésuite anglais connu sous le nom d'« apôtre du Maryland », arrivé dans l'un des premiers navires, observe très tôt l'inquiétude suscitée par la présence de catholiques anglais, pourtant fidèles à la Couronne, dans le voisinage des anglicans de Virginie. Sur fond de guerre civile en Angleterre, questions religieuses et ambitions coloniales se conjuguent en 1644-1645 pour donner lieu à une guerre entre les deux colonies. Alors qu'en métropole les Puritains prennent le contrôle du Parlement, la Virginie reste fidèle au roi et chasse de son territoire les Puritains qui s'installent dans le Maryland voisin. En 1645, la capitale St Mary's est prise ; la province est pillée ; les Puritains renvoient le P. Andrew White enchaîné à Londres et emprisonnent certains notables de la communauté catholique. Ce temps de trouble conduit à la tentative d'adoption en 1649 de l'un des premiers édits de tolérance des colonies anglaises, l'*Act concerning religion*. La famille Calvert, renonçant alors à son projet de colonie catholique, envisage d'abriter au Maryland toutes les minorités religieuses, y compris les catholiques, victimes de la double intransigeance, anglicane en Virginie, et puritaine plus au nord et à Londres. Cette loi de tolérance ne permet pas cependant d'éviter ce qui prend bientôt l'allure d'une nouvelle guerre civile : les comtés du Nord, aux mains des Puritains, se battent contre ceux du Sud demeurés fidèles aux Calvert qui, en 1655, perdent la bataille sur le terrain mais qui sont soutenus depuis Londres. L'équilibre colonial est très précaire.

Florian
Michel

À la fin du XVII^e siècle, une succession de coups politiques permet de réduire l'influence du catholicisme au Maryland. Les catholiques migrent, pour nombre d'entre eux, vers le New Jersey et la Pennsylvanie voisine où les Quakers sont plus tolérants. En 1702, sur le modèle des colonies du Sud, l'Église d'Angleterre est officiellement « établie » au Maryland. En 1704, l'assemblée du Maryland adopte une loi pour « prévenir la croissance du papisme ». En 1708, les 3 000 catholiques du Maryland, à St Mary's pour l'essentiel et à la frontière de la Pennsylvanie, représentent moins de 10 % de la population de la colonie. En 1712, le quatrième Lord Baltimore se convertit à l'anglicanisme. Le Maryland devient dès lors une colonie anglicane comme les autres, où les « papistes » sont tenus culturellement et politiquement pour des marginaux.

La greffe du catholicisme anglais dans les colonies n'a pas pris mais a contribué à poser la question de la liberté religieuse. Il demeure alors au fond ce qu'il n'avait jamais tout à fait cessé d'être : la religion de la minorité, et celle de l'ennemi français et espagnol.

Malgré cet échec, le fait le plus notable est que « Baltimore » reste historiquement ou, plus exactement, redevient, à la fin du XVIII^e le cœur du catholicisme états-unien.

Le Synode de Baltimore (1791)

Né dans le Maryland, fils d'un riche marchand irlandais, uni à l'une des familles les plus distinguées de la colonie, Mgr John Carroll (1736-1815) est en tant que premier évêque américain la figure fondatrice du catholicisme états-unien. Formé à l'école jésuite de Bohemia Manor, dans le nord du Maryland, il est envoyé en 1748 en France, au collège des Jésuites anglais de Saint-Omer, où la *gentry* catholique de la colonie avait coutume d'éduquer ses enfants. Il entre ensuite au noviciat jésuite, étudie en Belgique où il est ordonné prêtre en 1761. Il découvre l'Europe. Il prononce ses vœux définitifs au sein de la Compagnie de Jésus en 1771. En 1773, au seuil du processus révolutionnaire américain, alors que la Compagnie est supprimée par Clément XIV, John Carroll retourne dans son Maryland natal où il fonde une paroisse sur les terres familiales et devient le pasteur d'un modeste troupeau de fidèles.

Son cousin, Charles Carroll of Carrollton, riche planteur, élu à l'Assemblée coloniale puis au jeune Congrès des États-Unis, appartient au milieu « patriote ». Il est le seul signataire catholique, parmi

cinquante-six, de la Déclaration d'Indépendance du 4 juillet 1776. Par l'entremise de son cousin, passé dans l'histoire pour être le « premier citoyen » du Maryland, John Carroll rencontre Benjamin Franklin et accompagne l'Armée continentale dans sa vaine tentative d'invasion du Québec.

En 1782, John Carroll propose l'institution d'un « chapitre général du clergé » qui sans évêque se réunit à trois reprises pour examiner les droits liés aux propriétés anciennement jésuites. La « juridiction de Londres » sur les colonies devenues États prend fin en 1783⁴. En novembre 1784, Carroll est alors nommé « préfet apostolique » par la Propagande, et après bien des hésitations de la part de prêtres qui ne souhaitaient pas le développement d'une juridiction ordinaire, Carroll sollicite de Rome, en 1786, l'érection de Baltimore en diocèse et l'élection d'un futur évêque.

Au moment de la reconnaissance internationale des États-Unis, en 1783, le sort de l'Église catholique y est très incertain. Les États-Unis, du point de vue ecclésiastique, seront-ils exclusivement une terre de mission dirigée par la congrégation romaine *De Propaganda Fide* ? Un clergé catholique patriote parviendra-t-il à subsister dans la nouvelle République ? Charles Henry Wharton, un ancien jésuite passé à l'Église épiscopale, explique alors que l'Église catholique est l'ennemie des libertés si chèrement acquises par le peuple américain. John Carroll, alors tout juste nommé par Rome « supérieur des missions » aux États-Unis, répond, en sens contraire, dans sa fameuse *Address to the Roman Catholics of the United States of America* (1784), que les États-Unis doivent devenir le lieu d'une tolérance effective entre les diverses dénominations religieuses et que le catholicisme a toute sa place dans la jeune nation. Il plaide alors pour une liturgie en langue vernaculaire ; ne reconnaît à la papauté que des pouvoirs spirituels, et non temporels ; s'oppose – dans la lignée d'un Thomas Jefferson – au maintien de « l'établissement » de l'anglicanisme au Maryland, au nom d'une égalité des droits pour les catholiques et les autres dénominations. John Carroll doit en outre intervenir à New York et à Philadelphie où, en lien avec la croissance des flux migratoires, des tensions très vives apparaissent dans les paroisses nouvellement créées. Mgr Carroll ne ménage pas ses efforts pour l'instruction de ses fidèles : sa statue trône sur le campus du collège jésuite de Georgetown, fondé en 1784, alors situé dans le Maryland et désormais dans le District of Columbia.

Florian
Michel

4 Peter GUILDAY, *op. cit.*, p. 37-49.

En 1789, avec l'accord de Rome, la ville de Baltimore est désignée pour être le siège épiscopal d'un évêque « élu ». Le choix presque unanime du clergé se porte alors sur John Carroll, ordonné évêque en Angleterre le 15 août 1790. En 1791, on observe l'arrivée des premiers sulpiciens français qui, à l'invitation de Mgr Carroll et dans le contexte anticlérical de la Révolution française, fondent le premier séminaire des États-Unis, à Baltimore, sous le patronage de Sainte Marie. L'historiographie souligne volontiers le rôle de Mgr Carroll dans la fondation de l'Église. « Pendant presque 20 ans (1790-1810), Mgr Carroll dut diriger pratiquement seul toute l'Église aux États-Unis⁵ ». Pendant presque 40 ans (1791-1829), « l'Église aux États-Unis fut guidée par la législation conciliaire du Synode de Mgr Carroll⁶ ».

En novembre 1791, Mgr Carroll organise en effet le « Synode de Baltimore », le premier synode national, qui devient la « pierre d'angle » et la « magna charta de toute la législation ecclésiastique » aux États-Unis pendant plus d'un siècle⁷. Il s'agit concrètement d'un synode diocésain qui dure trois jours, rassemblant 22 prêtres venus du Maryland, de Pennsylvanie et de Boston, et dont la tâche est immense. On note alors 7 prêtres absents, notamment les missionnaires du Kentucky. Des statuts, au nombre de 24, sont adoptés et sont – pour l'essentiel – approuvés par la Congrégation de la Propagande en 1794. Ils seront ensuite repris dans les décrets du premier concile provincial de Baltimore (1829). Ces statuts concernent tout à la fois l'administration des sacrements, la validité des baptêmes conférés, la tenue des registres paroissiaux, la continuité épiscopale à Baltimore, la discipline ecclésiastique, la liturgie, la langue liturgique, les mariages mixtes, les prières pour les autorités civiles, le catéchisme, la formation d'un clergé local, l'indifférence religieuse après la Révolution américaine, etc. En 1792, une première « lettre pastorale » adressée à l'Église américaine est rédigée par Mgr Carroll. Les formules protocolaires initiales en sont extrêmement significatives : « Jean, par la permission divine et avec l'approbation du Saint-Siège, évêque de Baltimore : à mes frères bien aimés, les membres de l'Église catholique dans le diocèse, salut et bénédiction, grâce et paix pour vous de Dieu notre Père et de notre Seigneur Jésus Christ⁸ ».

5 *Id.*, p. 60-61.

6 *Id.*, p. 72.

7 *Id.*, p. 62.

8 Mgr John CARROLL, « Lettre pastorale », en date du 28 mai 1792, voir

The National Pastorals of the American Hierarchy, edited by Rev. Peter Guilday, and published by the National Catholic Welfare Council, 1923.

En 1790-1791, l'évêché de Baltimore recouvre alors l'intégralité du territoire des jeunes États-Unis. Fort des décisions du synode, les premières tâches de Mgr Carroll sont naturellement pastorales, pour la bonne administration des sacrements dans la nouvelle République. Mgr Carroll lance en 1806 la construction de la première cathédrale des États-Unis, achevée en 1821. Dans les paroisses, Mgr Carroll met par ailleurs en place le système dit des « *trustees* », sorte de patronat laïc, qui permet aux laïcs de jouer un rôle dans la gouvernance et l'économie de l'Église. Il défend les principes de la liberté religieuse, de la séparation des Églises et de l'État, d'une relative autonomie de l'Église catholique aux États-Unis, non par rapport au pape, mais par rapport aux congrégations romaines. En cela, il est fidèle à la « tradition du Maryland » où le catholicisme a tenu dans la durée grâce à l'engagement des grandes familles ; il contribue, plus que quiconque dans la période, à l'acceptation du catholicisme sur la scène publique, et encourage les fidèles à ne pas être mus « par les peurs chimériques de l'innovation ».

En avril 1808, le siège de Baltimore, la « métropole du catholicisme américain », est élevé au rang d'archevêché par Pie VII, avec quatre nouveaux diocèses suffragants : New York, Boston, Philadelphie et Bardstown, dans le Kentucky. La province de Baltimore continue de recouvrir l'intégralité du territoire des États-Unis. Trois des nouveaux évêques sont consacrés à Baltimore entre octobre et novembre 1810 – le quatrième, celui de New York, est ordonné à Rome, mourant cependant avant de rejoindre sa cité.

Florian
Michel

L'archevêque de Baltimore, soutenu par son coadjuteur, Leonard Neale, et trois de ses suffragants se réunissent fin 1810 pendant deux semaines pour ce qui est entré dans l'histoire sous le simple nom de « rencontre des évêques américains de 1810 ». Au sens strict, ce n'est pas un concile provincial. Mais les résolutions prises par l'archevêque, les trois évêques et le coadjuteur de la province sont cependant majeures et ont force de loi. Il est prévu de rassembler formellement un premier concile provincial en 1812. Le Saint-Siège est averti que les synodes diocésains annuels – tels que les prévoit le concile de Trente – sont impossibles à organiser sur le plan pratique aux États-Unis. Les évêques suggèrent « humblement et respectueusement » au Saint-Siège que les futures nominations épiscopales pour les États-Unis soient décidées par la hiérarchie américaine⁹. Il est également rappelé que les sacrements – baptême, pénitence, consécration – doivent être célébrés en latin et que le texte de la Bible de Douai

9 Peter GUILDAY, *op. cit.*, p. 75.

doit être employé pour les lectures. Cette rencontre de 1810 ne débouche ni sur une « lettre pastorale », ni sur des statuts formellement adoptés et reconnus par Rome.

Pendant les vingt-cinq ans de l'épiscopat, puis de l'archiepiscopat de Mgr Carroll (1790-1815), le synode de novembre 1791 est donc la seule rencontre *formelle* du clergé assemblé. Avec ce synode, l'historiographie souligne combien John Carroll a posé « avec sagesse » les « fondations de la maison de Dieu » aux États-Unis¹⁰.

Les sept conciles provinciaux de Baltimore (1829-1849)

Une série d'événements – la guerre de 1812 entre les États-Unis et la Grande Bretagne, la mort de Mgr John Carroll en 1815, celle de son successeur, Mgr Leonard Neale, en 1817, l'élection de Mgr Ambroise Maréchal, le troisième archevêque de Baltimore (1817-1828), guère enclin à laisser aux évêques d'origine irlandaise la moindre fenêtre d'expression – explique qu'il faille attendre le mois d'octobre 1829, pendant deux semaines, pour que le premier concile provincial soit enfin officiellement convoqué.

Thème

Ce premier concile se réunit sous la conduite de l'archevêque de Baltimore, Mgr James Whitfield, et rassemble Benedict-Joseph Flaget, évêque de Bardstown ; John England, évêque de Charleston ; Edward Fenwick, évêque de Cincinnati ; Joseph Rosati, évêque de Saint-Louis et administrateur de La Nouvelle Orléans ; Benedict-Joseph Fenwick, évêque de Boston ; le R.P. William Matthews, administrateur de Philadelphie, en remplacement de Mgr Henry Conwell. Dans l'introduction de la lettre pastorale, publiée après le concile, il est annoncé que le fruit des délibérations a été transmis à Rome pour examen et approbation « *in order that we might not in any way swerve from that unity which has been established by the Great Pastor of our souls, who collected his faithful children into one flock, under one shepherd*¹¹ ».

Désormais, la fréquence des conciles provinciaux de Baltimore respecte les décrets du concile de Trente : tous les trois ans, tous les évêques de la province sont rassemblés en concile, sous la présidence de l'archevêque de Baltimore. Sept conciles dits « provinciaux » se déroulent jusqu'en 1849.

10 *Id.*, p. 71.

11 « afin que nous ne nous écartions en aucune façon de l'unité établie par le

Grand Pasteur de nos âmes, qui a rassemblé ses enfants fidèles en un seul troupeau, sous un seul berger ».

La province ecclésiastique de Baltimore couvre encore l'étendue du territoire des États-Unis, jusqu'en 1846-1847, date de la création des provinces archiépiscopeales d'Oregon-City dans l'Oregon, et de Saint-Louis dans le Missouri. Dès lors, les conciles, qui sont dits provinciaux, sont dans les faits nationaux et pléniers jusqu'à la création de ces deux archidiocèses. Outre l'archevêque, le concile provincial rassemble en 1829 une poignée d'évêques et l'administrateur apostolique de Philadelphie. Au deuxième concile provincial de 1833, ils sont dix, archevêque inclus. Au cinquième concile provincial de 1843, ils sont 17, en incluant le vicaire apostolique de la République du Texas non encore officiellement annexée... Le septième et dernier « concile provincial » de 1849 revêt un format étrange : outre l'archevêque de Baltimore, celui de Saint-Louis est présent, auxquels s'ajoutent 23 évêques. Sans être « provincial » *stricto sensu*, il n'est pas non plus plénier, puisque ni l'archevêque d'Oregon-City, ni ses suffragants ne sont présents. En 1849, les Pères conciliaires demandent en conséquence au pape l'autorisation de convoquer dans un futur proche un concile plénier à Baltimore. Après 1849, la tradition des conciles provinciaux de Baltimore se poursuit, mais désormais leurs enjeux sont de moindre portée, puisque le lieu principal de régulation du catholicisme états-unien devient le concile plénier. En 1855, après une série de recomposition de la géographie ecclésiastique, au huitième concile provincial de Baltimore, il n'y a plus ainsi désormais que l'archevêque et ses sept évêques suffragants.

Florian
Michel

Il n'est guère possible d'entrer dans le détail de chacun de ces sept conciles fondateurs de l'Église des États-Unis. Outre la régularité des conciles et la croissance régulière du nombre d'évêques présents pour répondre aux besoins pastoraux et au déplacement de la population vers l'ouest, les décisions adoptées par les Pères conciliaires et validées par la Propagande sont frappantes. Elles concernent l'intégralité de la vie ecclésiale : la prédication, les traductions de la Bible, les sacrements, la liturgie, le Rituel, le droit canon, la juridiction des évêques, les limites des diocèses, les vocations sacerdotales, le jeûne, l'abstinence, l'immigration, l'esclavage, l'éducation primaire, secondaire et supérieure, les missions amérindiennes, les sociétés secrètes, les propriétés de l'Église, etc. Les décrets conciliaires sont toujours adressés au pape, puis examinés par la Congrégation de la Propagande et *in fine* promulgués par le Concile. Les historiens des conciles notent ainsi volontiers que le résultat des conciles fut « un renforcement des liens avec Rome et une plus grande uniformité de pratiques entre les divers diocèses américains. »

Les trois conciles pléniers de Baltimore

Le premier concile plénier se tient en mai 1852. Sous la présidence de l'archevêque de Baltimore, nommé pour la circonstance délégué apostolique, il rassemble 6 archevêques métropolitains et 27 évêques. Une série de 25 décrets sont approuvés. L'un d'entre eux, le deuxième, prévoit que l'ensemble des dispositions législatives adoptées par les sept conciles provinciaux de Baltimore soit étendu à l'ensemble des archidiocèses et diocèses des États-Unis. Au fond, se pose en effet, pour le droit canonique et pour les Pères conciliaires, un problème analogue à la loi civile pour les législateurs : il s'agit peu à peu d'intégrer les larges espaces du continent dans le cadre de la loi. Les décrets du Concile sont approuvés par Rome en à peine quelques mois, dès septembre 1852. Mais par une lettre du cardinal-préfet de la Propagande, il était demandé à l'archevêque de Baltimore de ne pas multiplier les demandes d'exception par rapport à la loi générale de l'Église – sur les jeûnes, les jours de fête, les baptêmes des adultes –, de peur que l'Église aux États-Unis ne finisse par apparaître comme une Église nationale.

Thème

Le deuxième concile plénier se tient du 7 au 20 octobre 1866, dans le but exprimé de montrer la forte unité de l'Église après la guerre civile. Le concile rassemble sept archevêques, trente-neuf suffragants et trois abbés, avec la présence de 120 théologiens. On souligne la présence parmi les auditeurs du Président Andrew Johnson lors de la dernière session. Les enjeux de ce concile plénier sont multiples : le soin pastoral des esclaves libérés, le choix des évêques aux États-Unis, la construction des séminaires, et, nouveauté à souligner, les erreurs et hérésies du temps, ce qui donna lieu à la définition de ce que l'on a appelé le « syllabus de Baltimore¹² », et surtout, le rappel de l'obligation de construire une école dans chaque paroisse dans un délai de deux ans.

La lettre adressée, selon la coutume, au pape régnant, Pie IX, est souvent citée pour montrer qu'avant le premier concile du Vatican (1869-1870) on trouve des affirmations de l'infailibilité pontificale. L'on souligne également qu'à Vatican I des évêques américains sont présents pour la première fois à un concile œcuménique et qu'ils arrivent avec une solide expérience de la conciliarité, au contraire d'une bonne partie de leurs confrères évêques européens.

12 James HENNESEY, « The Baltimore Council of 1866: An American Syllabus »,

Records of the American Catholic Historical Society of Philadelphia, 1965, vol. 76, n°3, p. 157-173.

Le troisième et dernier concile plénier a lieu du 9 novembre au 7 décembre 1884, sous la présidence du cardinal-archevêque de Baltimore, Mgr James Gibbons nommé également, selon la coutume, délégué apostolique par Léon XIII. Le Concile se tient en présence de 14 archevêques, 60 évêques des États-Unis, 5 évêques visiteurs, du Canada et du Japon, un préfet apostolique, 7 abbés, 11 « Monsi-gnors », 18 vicaires généraux, 23 supérieurs d'ordres religieux, 12 recteurs de séminaires, pas moins de 90 théologiens et de très nombreux clercs venus de tous les États-Unis¹³. Ce sont quelques 300 clercs qui se réunissent pendant un mois. Les « citoyens », *i.e.* les laïcs, accueillent les Pères conciliaires dans la ville de Baltimore ; ils en sont très vivement remerciés à diverses reprises ; ils assistent aux nombreux offices. Une grande réception à l'Opéra est organisée par les « citoyens de Baltimore » avec entre 700 et 800 personnes présentes, dont les autorités civiles¹⁴.

Le concile a été préparé par une série de réunions préliminaires, tenues à Rome en novembre-décembre 1883, qui avaient permis la rédaction de *schemata*¹⁵. Les comptes-rendus du concile donnent tous les détails des processions, messes pontificales, vêpres solennelles, allocutions, sessions de travail, etc. Les prédications sont pour l'essentiel en anglais, mais aussi en allemand¹⁶. À l'arrière-plan, l'intendance quasi-parlementaire et très cléricale est lourde. Il y a – il faut bien le dire – une forme de pompe conciliaire, un esprit de sérieux, un « décorum ». La clôture du concile en porte les traces : signature solennelle des décrets, appel officiel des membres présents, acclamations, échange du baiser de la paix, *Te Deum* chanté, bénédiction pontificale transmise par le délégué apostolique, procession solennelle, etc.¹⁷

L'archevêque de Saint-Louis, doyen de l'assemblée, prononce l'ultime discours pour remercier le délégué apostolique, en des analogies très séculières :

I have witnessed the proceedings of the greatest deliberative bodies in the world ; I have listened to debates in the House of Commons, the French Chambers and both Houses of Congress ; I have attended provincial, national and ecumenical councils but never did I witness more order or decorum, more earnest debates joined with unfailing courtesy ; never did

13 *The Memorial Volume. A History of the Third Plenary Council of Baltimore, 1885*, Baltimore, p. 46.

14 *The Memorial Volume, op. cit.*, p. 52-64.

15 Peter GUILDAY, *op. cit.*, p. 224.

16 *The Memorial Volume, op. cit.*, p. 49.

17 *Id.*, p. 50.

*I witness a more hearty acquiescence in the voice of the majority than in the third Plenary Council of Baltimore*¹⁸.

Dans l'immédiat, les comptes-rendus précisent bien que « ce que les décrets du Concile contiennent n'a pas été publié sous une forme officielle tant qu'ils n'ont pas reçu l'approbation des congrégations romaines et du Saint-Père¹⁹ ». Le Concile reçoit et accepte officiellement les décrets du Premier concile de Vatican. La décision est alors prise de créer la *Catholic University of America* à Washington DC, et de lancer les causes de canonisation des premiers martyrs jésuites et celle de Kateri Tekakwita. L'obligation stricte du développement des écoles paroissiales est rappelée. Les missions auprès des Afro-américains et des Amérindiens sont renforcées. Une commission est mandatée pour rédiger le « catéchisme de Baltimore » qui a été pendant des décennies le catéchisme de l'Amérique.

Une lettre pastorale adressée au clergé et aux laïcs est, selon la coutume, publiée sous la signature de Mgr Gibbons, « archevêque de Baltimore par la grâce de Dieu et la faveur du Saint-Siège ». La lettre pastorale commence par évoquer la « sollicitude paternelle » de Léon XIII. Un volume, avec les prédications et les documents, a également été édité en 1885. Il s'ouvre sur le portrait de Léon XIII, et l'on y trouve quelques pages d'une romanité remarquable où s'expriment tout à la fois l'universalité, le sens de l'égalité, le souci de l'unité en Église, ainsi que les vertus du modèle américain.

Thème

O unconquerable Church of Rome! Church of all lands and all races, of all centuries and all seasons, with the same unvarying faith, the same priesthood, the same sacrifice, the same sacraments for the king and the peasant, the most learned philosopher and the most unlettered of men, for the Croesus and the Lazarus; what Church but thou could have a mission for this land of ours, where Providence has gathered men of every race and tongue, and shown the very helplessness of schism and error by their utter incapacity to mould men into one homogeneous Christian body, instinct with faith, hope, and life that is in charity? This

18 *Id.*, p.66. « J'ai été témoin des travaux des plus grands organes délibérants du monde ; j'ai écouté les débats de la Chambre des Communes, des Chambres françaises et des deux Chambres du Congrès ; j'ai assisté à des conciles provinciaux, nationaux et œcuméniques, mais jamais je n'ai

été témoin de plus d'ordre ou de décorum, de débats plus sérieux joints à une courtoisie sans faille ; jamais je n'ai été témoin d'un acquiescement plus chaleureux à la voix de la majorité que lors du troisième Concile plénier de Baltimore. »

19 *Id.*, p. 50.

*dost thou accomplish, O Catholic Church of America, and it is wonderful in our eyes*²⁰.

Memento Baltimore ... et Rome

Le concile plénier est une réalité ecclésiologique interdite en France au XIX^e siècle²¹. On y a vu, à Paris, le spectre d'un « concile national », et à Rome, la possible résurgence de perspectives néo-gallicanes. Pour le monde anglo-saxon, il apparaît en sens contraire comme une institution cléricale au fondement de la vie ecclésiale, comme la pierre de touche de la croissance et de la régulation de l'Église et comme une source du droit canonique non seulement pour le XIX^e siècle américain, mais également au-delà, puisque le Code de droit canon de 1918 intègre une part de la législation adoptée par les conciles de Baltimore, de 1791 à 1884²².

Le rôle fondateur de ces synodes, conciles provinciaux et conciles pléniers est à mettre en relation avec un ensemble de facteurs propres au catholicisme états-unien : la table presque rase du catholicisme anglais au moment de la Révolution, le contexte révolutionnaire, la distance géographique entre Rome et Baltimore, la croissance très forte du catholicisme états-unien, la culture politique de la jeune République. Ces conciles sont en ce sens une réponse pragmatique à une situation spécifique, en même temps que le renouvellement d'une tradition tombée en désuétude dans le « vieux monde » et revivifiée en Amérique du Nord.

La tradition conciliaire de Baltimore a-t-elle laissé des traces durables dans l'histoire du catholicisme américain et plus largement anglo-saxon ? A-t-elle inspiré d'autres pays, à commencer par le Canada et la France ? Est-ce seulement aujourd'hui un lieu de mémoire pour les

20 « The Catholic Church in the United States », *The Memorial Volume. A History of the Third Plenary Council of Baltimore*, 1885, Baltimore, p. 28. « O invincible Église de Rome ! Église de tous les pays et de toutes les races, de tous les siècles et de toutes les saisons, avec la même foi invariable, le même sacerdoce, le même sacrifice, les mêmes sacrements pour le roi et pour le paysan, pour le philosophe le plus savant et pour l'homme le moins instruit, pour le Crésus et pour le Lazare... ; quelle autre Église que la tienne pouvait avoir une mission pour notre pays où la Providence a rassemblé des hommes de toutes races

et de toutes langues, et montré l'impuissance même du schisme et de l'erreur par leur incapacité totale à former les hommes en un seul corps chrétien homogène, animé de la foi, de l'espérance et de la vie dans la charité ? C'est ce que tu as accompli, ô Église catholique d'Amérique, et c'est merveilleux à nos yeux. »

21 Séverine BLENNER-MICHEL, « Les conciles provinciaux français face au rétablissement de la liturgie romaine (1849-1853) », in Bruno Dumons, Vincent Petit, Christian Sorrel, *Liturgie et société, Gouverner et réformer l'Église, XIX^e-XX^e siècle*, PUR, 2016.

22 Peter GUILDAY, *op. cit.*, p. 253.

Florian
Michel

historiens et les clercs cultivés ? Il importe aujourd'hui de souligner ce qui allait sans doute sans le dire au XIX^e siècle : la tradition conciliaire de Baltimore n'est jamais entrée en conflit avec Rome. Ses statuts, ses décrets, ses lettres pastorales ont eu un développement homogène par rapport au magistère romain. Il y eut certes des requêtes prudentes adressées à Rome au sujet de points très sensibles, sur les nominations épiscopales par exemple. Quinze ans après le dernier concile plénier, il y eut également des condamnations doctrinales, avec notamment la controverse dite de l'américanisme (Léon XIII, *Testem Benevolentiae*, 1899). Mais il ne faut pas opposer de manière manichéenne le « local » et le « romain ». La notion même de concile, provincial ou plénier, est inintelligible dans le contexte américain sans une allégeance envers le Saint-Siège. Pas de « Baltimore » sans « Rome » et, de manière réciproque, pas de « Rome » aux États-Unis sans « Baltimore ». La construction *nationale* de l'Église états-unienne s'accompagne, dans le même temps, de son insertion *romaine*, de sa reconnaissance par Rome et de sa romanisation durable. Au seuil du XX^e siècle, Léon XIII soulignait en ce sens la concordance entre « les exhortations du Siège Apostolique et les prescriptions du Concile de Baltimore » (*In Amplissimo*, 1902). Il faut attendre Pie X (*Sapienti Consilio*, 1908) pour que les États-Unis, échappant à la juridiction de la Propagande, entrent, en un sens, dans la voie commune.

Thème

Florian Michel, marié, père de quatre enfants, maître de conférences en histoire contemporaine à l'Université Paris 1 Panthéon Sorbonne, directeur du Centre Pierre Mendès France, vice-président du Cercle d'études Jacques et Raïssa Maritain, auteur de plusieurs ouvrages, dont La pensée catholique en Amérique du Nord (DDB, 2010) ; Traduire la liturgie. Essai d'histoire (CLD, 2013) ; Diplomatie et religion (Publications de la Sorbonne, 2016) ; La chapelle vide. Entre sécularisation et laïcité impérative, itinéraire historien (CLD 2017) ; Étienne Gilson. Une biographie intellectuelle et politique (Vrin, 2018).